

chancela, voulut se retenir au bois du lit et tomba évanouie. La sainte femme succombait à son tour à la fatigue surhumaine qui depuis tant d'heures, rompaît son corps sans qu'elle y eût pris garde, soutenue par l'âme héroïque qui animait ce corps.

...Bien des jours après cette nuit mémorable, le commandant d'Allonville, rétabli de ses terribles blessures, racontait comment les Prussiens ayant mis le feu à l'ambulance, la sœur Maria, comprenant l'insuffisance des secours, avait saisi le premier blessé à sa portée, l'avait tiré au dehors, et emporté, SUR SON DOS, (*), à travers la campagne.

Moitié traînant, moitié poussant son protégé, elle avait marché au hasard guidée par quelque ange invisible, pour venir échouer précisément devant le château d'Allonville, sans que ni elle ni le blessé, hors d'état de se reconnaître dans cette terrible nuit, eussent le moindre doute du chemin suivi, ou du but atteint.

Quand on fit remarquer que sœur Maria était mince, presque frêle, tandis que mon oncle était de haute taille, et que le chemin était long, de l'ambulance au château, la bonne sœur joignit les mains—ses mains secourables qui avaient pansé tant de plaies béantes et sauvé au moins un être humain—et elle dit simplement ce mot sublime :

—C'est sans doute cela qu'on appelle un miracle.

On a donné la croix des braves à sœur Maria. Elle est bien vieille, aujourd'hui, mais elle se rappelle encore tous les incidents de cet exploit de sa jeunesse. Et moi, je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu "un bon fantôme" dans la nuit de Noël de ma douzième année.

Marie Duclos de Méru.

(*) Authentique.

Qu'est-ce que l'art de la diction? L'art de parler comme on ne parle pas.



REMINISCENCES



Vous m'avez arraché une promesse bien téméraire, ma chère Françoise, quand, l'été dernier, vous m'avez fait promettre de vous écrire un article pour votre numéro de Noël. C'était pendant la vacance, aux heures délicieuses du farniente ; de longs mois auraient à s'écouler avant l'arrivée de la date irrévocable. Je me disais alors : j'ai du temps devant moi, la chose me sera facile. Et puis, comment opposer un refus à une personne aussi aimable que Françoise? Or, voici qu'en arrivant de voyage, vous me rappelez mon indiscrete promesse : il faut donc que je m'exécute.

Une fois décidé, savez-vous quel a été mon premier embarras? Ça été le choix du sujet. J'avais beau me pressurer l'imagination, rien ne venait, et, je commençais à me désoler, quand une circonstance toute fortuite m'a mis sur le chemin de Damas, m'a fait trouver le salut.

Cette heureuse circonstance, la voici : ces jours derniers, je visitais l'intéressant musée de l'Université Laval en compagnie d'un jeune Français, de passage à Québec. Pendant que nous parcourions les salles, il s'arrêta soudain devant un joli buste en bronze et me demanda : "Quel est ce militaire?" Nous étions en face du buste de Faucher de Saint-Maurice qu'il a légué à l'Université.

—C'est un de nos littérateurs, M. Faucher de Saint-Maurice, lui répondis-je. Comme ses mânes ont dû tréssaillir de joie, s'il a pu vous entendre, car il aimait à passer pour militaire et à en avoir les allures. Il se plaisait à répéter : "Cré nom d'un nom, je suis tout d'une pièce, moi."

Cette apparition soudaine évoqua pour moi tout un monde de souvenirs. L'originalité de Faucher était proverbiale ; c'était un ami loyal, un compagnon aimable, un causeur charmant, surtout à cause de cette originalité.

Si vous le voulez bien, je vais vous entretenir un peu de ce bon Faucher, qui dort du dernier sommeil dans le cimetière Belmont. J'ai eu l'avantage de le connaître dans la plus grande intimité. Pendant vingt ans, j'oserais dire que je l'ai rencontré à peu près tous les jours, tantôt au club, tantôt au palais législatif, souvent sur la terrasse, quelquefois chez lui ou chez moi, enfin, un peu partout dans notre excellente vieille ville. J'ai même été son adversaire malheureux dans le comté de Bellechasse aux élections générales de 1886. Désignés tous deux par nos partis respectifs pour croiser le fer... de la parole, Faucher ouvrit la campagne d'une façon assez extraordinaire, et assez rare de nos jours. Il m'invita à dîner chez Mad. Paumier qui, à cette époque, tenait un restaurant français sur la rue Saint-Louis. Je ne saurais dire que ce fut le dernier souper des Girondins, puisque nous avons souvent dans la suite rompu ensemble le pain de l'amitié. Le dîner fut très gai ; nous étions tous deux de très belle humeur, et pas loin de croire que nous sortirions tous les deux victorieux de cette lutte ! Hélas ! le mauvais destin se rangea de mon côté. Le soir de ma défaite, je fus le premier à aller offrir mes félicitations à Faucher, au grand ébahissement de ses partisans qui l'entouraient.

Faucher — il faut bien que je lui rende cette justice, — était un véritable panier percé. Il soupirait toujours après la fin du mois parce qu'elle lui apportait son modeste traitement qu'il dévorait en quelques jours au grand désespoir de ses créanciers qu'il payait d'un mot aimable. Il n'avait de paix qu'après s'être bien assuré qu'il avait dépensé jusqu'au dernier centin. Quel bohème il était ! Quand son gousset était vi-